

## Au pays de George Sand : une sortie exceptionnelle de l'Amicale, les 1<sup>er</sup> et 2 octobre 2015

### Jeudi 1er octobre 2015.

Lever bon matin, deux grandes heures de route pour une sortie exceptionnelle et réussie de 2 jours. Après le passage contrôlé à 40 km/h à Champillet, rendez-vous à Nohant, belle maison de George Sand. Lieu bien provincial: prairies, vaches, bois, vaches, prairies... : c'est « La Vallée Noire ». Le terme est une invention de George Sand... Il apparaît sous sa plume en 1846, pour la première fois, dans « L'Eclaireur de l'Indre ».

**La Vallée Noire**, région de George Sand, ainsi nommée, abrite le château-refuge de sa grand-mère après la Révolution. La géographie de la Vallée Noire est délimitée par des hauteurs. D'aspect verdoyant et protégé, George Sand la décrit comme un endroit paradisiaque. Bien avant la Révolution, le paysan a su se libérer, ici, de l'emprise des aristocrates. Maître de son travail et de ce qu'il produit, il se sent libre et heureux. C'est l'inverse pour les paysans de La Brie, simples valets dans d'immenses exploitations, isolés les uns des autres.

En Vallée Noire, l'authentique langue paysanne, et la culture qui en découle, ont été conservées. George Sand veut être témoin de leur beauté. A cette époque, cette région n'intéresse personne.

*« C'est un des pays de petite propriété, et c'est à son morcellement qu'il doit son harmonie. Le morcellement de la terre n'est pas mon idéal social ; mais, en attendant le règne de la fraternité, qui n'aura pas de raisons pour abattre les arbres et priver le sol de verdure, j'aime mieux ces petits lots divisés où subsistent les familles indépendantes, que les grandes terres où le cultivateur n'est pas chez lui, et où rien ne manque, si ce n'est l'homme. »*

**La maison de George Sand** à Nohant. Là, George Sand, 1804, Paris-1876, Nohant, passe une partie de son enfance et de sa vie de femme. Sa mère, Antoinette-Sophie-Victoire Delaborde, fille d'un oiseleur, ancien tenancier d'estaminet, trouvée dans le lit de son général par Maurice, son père, n'est jamais vraiment admise par Madame Marie-Aurore Dupin de Francueil, sa grand-mère. Il est vrai que descendante de Maurice de Saxe, maréchal de France, issue de la famille princière des Koenigsmark, elle ne peut comprendre une telle mésalliance. Son père disparu prématurément, la mère envolée- on en n'attend pas moins de la fille de l'oiseleur ! Amandine Aurore Lucile Dupin, de son vrai nom, est alors envoyée au couvent des Dames augustines anglaises à Paris. Le séjour ne se révèle pas un long fleuve tranquille. De retour à Nohant, les tentatives de mariage forcé effraient notre Aurore qui se résigne à convoler avec Casimir Dudevant le 10 septembre 1822. Elle devient alors baronne Dudevant. Tromperies du mari volage, compensations pour l'épouse - on dit même que son second enfant, la petite Solange, serait le fruit d'une liaison avec un certain Stéphane Ajasson de Gransagne de La Châtre.

**Promenade dans le jardin et le verger** aux plates-bandes fleuries avant la visite de **la maison**.

La demeure a conservé tout son charme. La vieille **cuisine**, sa batterie de casseroles en cuivre et les modernités de l'époque (le fourneau et le calorifère), reste le centre des décisions et des commentaires - « *George Sand prépare ses confitures avec autant de soin que ses romans* ». L'abondante correspondance de George Sand décrit un tableau de vie quotidienne au XIXe siècle.

**Le grand salon** présente de nombreux portraits. La « nichée » y prend place tous les soirs autour de la table, après avoir quitté la salle à manger. La chambre de Madame Dupin de Francueil, la seule au rez-de-chaussée, se complète d'un boudoir. **Le théâtre** des adultes peut accueillir une cinquantaine de spectateurs. On y découvre le castelet de Maurice Sand, le fils. Il aime faire jouer les marionnettes à gaine qu'il a confectionnées lui-même, pendant quarante ans en ajoutant des techniques rudimentaires de trucage visuel et sonore. Plus de deux cents personnages qu'il fait surgir, disparaître des forêts, des palais, qui démolissent des forts, incendient des villes et se promènent sur des mers agitées. Avec une multitude de petits objets accrochés autour de lui : gongs, sifflets, trompettes, cor de chasse, grelots, différents timbres pour la pluie, le vent, le tonnerre, le roulement de voitures, les vagues...

A l'étage, **la chambre de Frédéric Chopin**, à la porte capitonnée, que George a fait tapisser. Celle-ci a rencontré en 1838 le jeune Chopin, âgé de 28 ans (1810-1849). Atteint de phtisie, le musicien, à l'apparence fragile et presque féminine, passe l'hiver au soleil à Majorque avec George avant de se rendre à Nohant. Il compose la majorité de son œuvre durant sept étés sereins à Nohant de 1839 à 1846 – comme à Majorque, Pleyel lui fait suivre gracieusement son piano à queue, par les routes poussiéreuses ou boueuses... entre Orléans et Nohant. Malgré la ligne de chemin de fer Paris-Orléans, George Sand précise qu'un de ses voyages a duré vingt-huit heures... « *Chopin va bien. Moi, je suis encore très fatiguée, à cause de tous ces paquets qu'il a fallu défaire, et des rangements...* »

La chambre devient une pièce coupée en deux, suite à la rupture entre les deux amants. George Sand a été la mère, la

maîtresse, l'infirmière et la grande consolatrice de Chopin. *Quand il s'endormait enfin, elle le gardait entre ses bras « comme un enfant »*. On imagine Chopin, sur le petit âne scellé de velours, et George marchant à côté de lui dans les bois de Nohant. Le célèbre peintre Eugène Delacroix y dispose d'un petit atelier. Il écoute, en peignant, la musique qui s'échappe de la fenêtre ouverte de Chopin. *« Cela se mêle au chant des rossignols et à l'odeur des roses... »*. George Sand vit ses dernières années dans **la chambre bleue** à l'étage. L'imposant escalier est construit en forme de cœur. Il ne peut en être autrement. *George Sand ou le scandale de la liberté*, écrit Joseph Barry un de ses meilleurs biographes. Femme libre du XIXe siècle, écrivain, mère, amante et amie, George Sand incarne aussi l'âme de cette région et le mythe de la *« bonne Dame de Nohant »* opère toujours.

**A Saint-Saturnin** où nous attend, après un copieux apéritif, un repas berrichon : pâté de pommes de terre, fromage de Beddes et la poule au pot de madame Zennacker, épouse d'un ancien pensionnaire de la Comédie française et actuellement directeur d'acteurs. Au dessert, il nous contera une histoire de son choix sur le thème de la laïcité et de la tolérance – mais pas une fiction.

*« Ce sont des livres qu'on brûle à Paris, en Place publique, ce soir. Un homme hurle. Je me glisse à travers la foule pour mieux voir. ... Ce sont les miens ! Les livres que j'ai écrits... »* Pierre Bayle en cette année 1685.

**Pierre Bayle**, protestant (1647-1706), professeur de philosophie et d'histoire dénonce l'intolérance après la révocation de l'Edit de Nantes et prône une tolérance civile de toutes les confessions chrétiennes, du judaïsme, de l'islam et pour les athées. En 1690, il publie "Un avis important aux réfugiés". C'est un précurseur peu connu de la laïcité et de la tolérance qui ouvre la voie à Voltaire. Sujet d'une actualité brûlante !

Accueil sympathique dans la salle municipale qui nous est réservée. Deux bénévoles, Roselyne (ex-assistante du maître d'école) et un jeune acteur en stage, font de leur mieux pour nous servir. Les vins de Châteaumeillant montrent déjà toutes leurs qualités. Gérard Durand, maire, et son épouse, tous deux agriculteurs en exercice au village, sont de la partie, soudain interrompue par le malaise de Michel. Après une étape non prévue à l'hôpital de Saint Amand Montrond, il nous reviendra en pleine forme le soir même. Le café à peine avalé, d'un commun accord, nous décidons de poursuivre la visite. Nous en savons néanmoins un peu plus sur la situation agricole de la région, le ressenti de la profession, et nous avons redécouvert le combat déjà ancien pour la tolérance.

**Sainte Sévère sur Indre et le musée Jacques Tati**. C'est en effet dans ce bourg pittoresque que Tati tourne en 1947 **Jour de fête**. Recherché par la police allemande, Jacques Tati (1907-1982) a connu le petit village en 1942, où il s'est réfugié, après un voyage à Berlin au titre du STO qu'il a écourté en se faisant la belle. **Six mois de tournage** au village et à Paris. *« Le patelin a été transformé en studio et une partie des habitants a accepté gentiment de faire la figuration. »* Pour l'occasion, le village sera rebaptisé «Folainville» à l'écran.

Au musée, **le bureau de poste** de François le facteur, est fidèlement reconstitué. Auparavant, Tati a déjà tourné *L'école des facteurs*. Le personnage du facteur est un lointain descendant de Don Guichotte. Il lui permet de créer une silhouette inédite dans l'univers du cinéma comique où les petits ont force de loi : Chaplin, Keaton, Langdon... Dans sa jeunesse Tati est un original, contemplatif : il peut passer des heures à ne rien faire ou à se grimer, avec une prédilection pour les chapeaux. Il se livre à ses premières imitations devant son armoire à glace. Pour lui, tout est source d'inspiration, mais aussi d'évasion. *« Quand j'étais enfant, j'étais assez turbulent et le professeur me mettait quelquefois au coin ! Alors, qu'assis à mon pupitre je voyais le professeur à son bureau, respectable comme une institution, au coin je découvrais l'envers du décor : je surprénais l'honorable maître se grattant le mollet ou remontant ses chaussettes, et ce simple détail me réconciliait avec les apparences. »* Le coin, cet angle ouvert, ce symbole de cet écran large qu'utilisait Tati, et de ce regard décalé sur le monde qui enrichit la vision.

Que d'anecdotes, que de souvenirs hilarants ! Ambiance rétro. Tati repeint nombre de portes, en gris foncé, et habille tous les paysans en veste noire, les paysannes en vêtements sombres, la place du village doit rester neutre. La couleur arrive avec les forains, le manège, les chevaux de bois et les baraques foraines. Des prises en noir et blanc sont réalisées mais le projet contient une audace : ce film doit être également tourné en couleurs. Tati et son directeur technique veulent expérimenter un procédé proposé par Thomson avec des pellicules offertes par la société. Les pellicules de l'époque étant moins sensibles, il fallait tourner en studio.

L'accessoiriste nous raconte : *« Quand ils tournaient une scène, pour imiter la nuit, derrière les fenêtres, se trouvaient des projecteurs, ça chauffait, ça chauffait... »* au point qu'un jour, la chaleur des sunlights fit fondre la peinture des portes d'une maison, obligeant les habitants à se réfugier ailleurs ! Au cinéma, ce qui compte, c'est ce qu'on voit à l'écran, sans pour autant entendre ce qui se passe en coulisses. La caméra est trop bruyante, on ne peut enregistrer le son en même temps.

Quelques secrets de tournage nous sont dévoilés dans le célèbre **café Bondu**, repris des studios de cinéma d'Epinaux sur Seine. La scène présente la performance d'offrir la place de la caméra pour 7 plans fixes plus le travelling latéral. Trucages et effets spéciaux sont abondants, simples ou ingénieux. Par exemple, le ballon de baudruche « apprivoisé » est tenu par un fil invisible. La porte d'entrée du café (reconstitué en studio) reste toujours entrebâillée pour laisser passer la lumière. Ainsi, quand les acteurs entrent, ils le font « de côté », de profil, pour faire croire que le soleil donne de l'extérieur. Le film est un succès et la critique pressent dans cette chronique champêtre, le renouveau du cinéma comique.

En juin 1949, Tati présente son film à la population de Sainte-Sévère. Trois mille spectateurs enthousiastes accueillent l'équipe en héros, sauf le curé, mécontent d'avoir été coupé au montage. Certains diront qu'il n'y avait pas de pellicule dans l'appareil pour la scène où il figure. L'attachement du village avec Tati ne s'est pas rompu : l'œuvre a propulsé le village en starlette du grand écran. Par devoir de mémoire, des courts métrages d'humour sont diffusés l'été, chaque année, lors d'un festival, encore cette année. Le film, lui, ressort en 1964, colorié au pochoir, puis en 1995, en couleurs.

**Par la route des vins** de Châteaumeillant, nous faisons un détour au domaine de **La Bidoire**, un hameau de Châteaumeillant, Jean- Claude Roux, viticulteur, nous accueille en son chai ; un passionné, un professionnel, un technicien qui sait mettre en valeur et son terroir et son travail et ses vins. La réputation du vignoble s'est d'abord faite à partir de son vin « Gris ». Luisantes, les cuves en aluminium sonnent le plein. Les visiteurs du jour, les plus inconscients, osent même goûter à la toute fraîche bernache.

**Châteaumeillant**, nous voici salle Delaire, habituellement fréquentée par les joueurs de bridge... Les retards s'accumulent, à l'arrivée à Châteaumeillant. **Le conteur berrichon**, prévu au dessert, nous servira d'amuse-gueule. Pascal Pauvrehomme, maire de Sainte-Lizaigne, petite commune du nord de l'Indre, bientôt rejoint par Guy Bergerault, maire de Châteaumeillant, va ravir son auditoire. Magnifique prestation et restitution des textes de **Jean-Louis Boncoeur**, de Jacques Martel, XIXe siècle, et de ses propres créations.

Paella, fromages locaux, abondants desserts satisfont les plus affamés, chansons à boire et chansons à virer : notre président n'est pas le dernier à entonner son refrain !

Petits cadeaux de production locale à l'occasion d'une découverte menée par Henriette, d'expressions en berrichon : *affutiaux* : des vêtements ; *agadiau* : l'averse, l'ondée ; *gagoué* : la gorge ; et *luma* ? Et le *fiageon* ?

Vaisselle pour les plus courageux- il est bien temps de rejoindre le lieu d'hébergement. Une heure du matin, la nuit sera courte !

Vendredi 2 octobre 2015.

**Pour le petit déjeuner**, Henriette fait les courses dès le chant du « *jau* » et chouchoute le groupe : croissants, brioches toutes chaudes... C'est que nous avons dormi « un peu, pas beaucoup », dans le centre de vacances et de classes de découvertes. Le café fumant est préparé avec soin et bonne humeur par Nicole, et servi dans une salle de classe.

**Maisonnais**. Vite fait, bien fait, on atteint Maisonnais. Ce village improbable de la campagne berrichonne abrite pourtant le **Centre de la Presse**. Des milliers de journaux du XXe siècle, des pièces rares de la fin du XVIIIe et du XIXe siècle. Une gazette de 1631, année de création de la presse écrite. *L'Aurore* du 13 janvier 1898 avec la lettre (bien connue) au Président de la République d'Emile Zola. Vous connaissez le titre. Il faudrait des heures pour apprécier.

Pascal Roblin, journaliste à La Montagne de Clermont-Ferrand, passionné d'histoire, compétent, très en verve, commente, pour nous, les documents exposés. A revoir, on y resterait des heures ! Bonne occasion pour revenir. Il nous parle aussi d'un rallye organisé par son association, à Paris, au printemps, à la découverte de lieux insolites, historiques ou journalistiques... affaire à suivre. On peut consulter le site : [www.lecentredelapresse.com](http://www.lecentredelapresse.com)

Le temps coule vite et il nous faut refaire le chemin inverse : le musée archéologique Emile Chenon nous attend.

**Le Musée archéologique de Châteaumeillant** vient d'être rénové et intègre d'une belle manière pédagogique les outils modernes de la muséographie. Il présente un grand nombre d'objets trouvés lors des fouilles réalisées sur le site gaulois des « Bituriges Cubi », nos ancêtres berrichons dès la fin du IIIe siècle avant notre ère. Un lion de bronze, aux yeux incrustés d'argent, une serrure à l'effigie d'Hercule vêtu de la toison du lion de Némée, un bec verseur à tête de cheval en sont les pièces les plus originales, avec un très grand nombre d'amphores trouvées dans les caves de la ville.

**Le restaurant La Goutte Noire**. Il est temps de passer aux choses sérieuses : de solides agapes nous attendent à La Goutte Noire. Attention ! Ne pas se tromper de porte ; le restaurant jouxte la gendarmerie. Nul ne sera déçu. En

présence de Chantal Travers, maire-adjointe, guide au musée pour notre plus grand agrément, nous apprécions un menu au choix fort appétissant. L'œuf poché au Châteaumeillant rouge, émietté de bœuf aux petits légumes et jambon de porcelet mariné au miel, sa sauce aux fruits rouges.

Ce n'est pas le chœur féminin remerciant *a cappella*, Henriette Réault, organisatrice du voyage, et notre président, Gilles Desbrosses, qui va nous empêcher de reprendre la route, vers Issoudun, notre ultime étape.

Au fait, pourquoi la Goutte Noire ? L'enseigne du restaurant emprunte le nom au petit cours d'eau qui traverse Châteaumeillant. Il prend sa source au lieu-dit « Le Pâtureau vieux », entre les villages de Saint Maur et Saint Saturnin, puis se jette dans la Sinaise, à Châteaumeillant.

**Issoudun.** Bien que certains aient un peu perdu le nord – grosse fatigue ? C'est encore un lieu exceptionnel qui nous attend : **le musée de l'Hospice Saint-Roch**, installé dans l'ancien Hôtel-Dieu de la ville, établissement charitable et florissant, sous les Royautés.

La chapelle gothique, près de la salle des malades, en est la pièce maîtresse. Elle abrite deux **arbres de Jessé**, fin XVe siècle, classés monuments historiques, hauts de près de 6 m, taillés dans des blocs de fine pierre calcaire. A partir de la symbolique du figuier pour l'un et le chêne pour l'autre, ils illustrent la généalogie du Christ inspirée d'une prophétie d'Isaïe.

La partie ancienne des collections archéologiques (âge de fer, antiquités gallo-romaines) est riche - boucle mérovingienne en ivoire, monnaies, fibules... La partie médicale, quant à elle, est consacrée à l'exposition du matériel utilisé dans l'hospice : instruments de chirurgie, d'obstétrique, de dentisterie. Encore plus étonnante, **l'apothicaire** du XVIIe siècle, ses 379 pots en faïence de Nevers et ses 31 boîtes en bois, richement décorées dans lesquelles étaient conservées plantes exotiques, cornes et autres écorces. Dans l'un des ouvrages de Rabelais, on remarque la description de telles boîtes.

Et puis, et puis, bien qu'on n'ait vu qu'une partie de ce lieu remarquable qui présente aussi des œuvres contemporaines – celles, ce trimestre, de Vladimir Velickovic aux couleurs noir, blanc et rouge sang, artiste marqué par la folie meurtrière qui a sévi dans son pays natal - l'heure passant, après les embrassades, on se sépare à regret, en se remémorant ces deux journées extraordinaires.

De la part des 31 participants : Merci et bravo Henriette, de nous avoir fait redécouvrir les comptoirs de l'Ind(r)e...et du Cher !

C'était : « Sur les traces de George Sand, par le vignoble aux grappes dorées, paysages à la Flaubert, sous l'œil intéressé des Charolaises et des Grands Noirs du Berry. »